

"Étapes vers la maison sans porte"

Lorsqu'en 1988 j'ai rencontré Françoise Catalaa et qu'elle m'a montré son œuvre ainsi intitulée, j'ai été saisi d'étonnement devant ce qui m'apparaissait comme la rare partition d'une musique pour l'œil. J'allais alors bénéficier au Conservatoire du Blanc-Mesnil d'une journée monographique où 25 de mes compositions allaient être interprétées, et j'ai proposé que dans une des salles soit exposée cette musique pour le regard. Le public a donc pu suivre en continuité son déroulement. C'était l'époque où quelques compositeurs semblaient attacher plus d'importance à leur graphisme qu'à ses résultats sonores. Je pense par exemple à Boucourechliev avec ses *Archipels* de 1972, ou dans les décennies suivantes à Bussotti. Mais leurs œuvres graphiques impliquaient encore des réalisations sonores, tandis que la "maison sans porte" doit rester silencieuse. Sa musicalité métaphorique n'en est que plus intense.

La métaphore en question est légitimée par des affinités précises. L'œuvre déroule un *parcours*, qui, contrairement à toutes les créations visuelles, ne peut être appréhendé par le regard que dans le temps organisé d'une lecture. Si la quasi-totalité des œuvres picturales ou graphiques livrent normalement "hors-temps" leurs propositions, celle-ci au contraire intègre les dimensions temporelle et visuelle, et la notion même de parcours est mise en abîme par la présence dans ce parcours d'unités déjà elles-mêmes soumises à des dimensions temporelles. En effet les unités graphiques de base sont reprises, combinées et développées comme des contrepunts, mais de plus, elles comportent souvent chacune une très forte temporalité propre, que révèle l'usure qui les ronge ou l'élan qui les projette vers des lointains.

Un autre aspect essentiel ne peut que frapper un compositeur, c'est la construction d'un parcours par la reprise variée des formes. Un musicien se soucie ordinairement d'établir une unité de référence (thème, cellule rythmique, groupe sonore...) avant d'en proposer des variations successives de plus en plus complexes ou élaborées. Cet enrichissement progressif éveille et entretient l'intérêt pour une narration sonore imaginaire, propre à fonctionner comme une sorte d'amplificateur temporel qui recréera le "grand temps" du mythe. Seules certaines musiques visant à une immobilisation de la pensée ont voulu fuir ce type d'adhésion salvatrice au temps qui passe. Elles ont au contraire renoncé à toute tentative de créer des œuvres qui soient porteuses du privilège rare d'abolir l'angoisse de la mort. Je pense par exemple aux utopies de John Cage.

Ici, Françoise Catalaa fait l'inverse : elle assume d'emblée cette angoisse en renonçant à toute immobilité visuelle. Chez elle tout suggère le mouvement, et développe avec une force impressionnante les processus de croissance, d'usure, de prolifération inquiétante, et de fausses pistes. Le tragique est omniprésent, dans cette quête d'une maison dont l'entrée, si on l'atteignait, devrait de toute manière être encore l'objet d'une nouvelle quête. Les jeux de droites et de courbes d'abord schématiques évoluent vers des constructions de plus en plus complexes, sans que les échelles privées de barreaux ne permettent d'approcher le but, sans que l'éclatement ou le renversement des constructions amorcées n'offre aucune chance d'aboutir, sans que la solitude des personnages graphiques ne trouve aucun réconfort dans leur anarchique agitation. Le fil conducteur d'une ligne est parfois rompu, puis repris, sans grande chance d'atteindre le fameux but. Le noir laisse imaginer que c'est peut-être la maison sans porte qui a caché les couleurs.

Mais alors se posent d'autres questions essentielles : où est-elle exactement, cette maison ? qui l'a construite ? qui l'habite ? et quel architecte incompetent ou pervers a oublié la porte ? Ni porte ni réponse. La force et la beauté de ce parcours est de réussir à faire oublier que le vrai but d'un tel parcours est le parcours lui-même.

François-Bernard Mâche, 2 juin 2023